



Le gugusse et le bus

Jim aime bien la pause qui coupe ses va-et-vient sur la ligne. Il apprécie tout autant le service de nuit ; ceux qui ne connaissent les balades nocturnes pas disent qu'il y a plus de risques, lui trouve surtout qu'il y a moins de passagers et donc moins de bousculade et d'énervement. Les gens, qui prennent le bus après minuit ou avant six heures, rentrent chez eux après leur journée de boulot ou ils y vont au petit-matin. Ces travailleurs ont le « bonjour » facile, parce qu'ils partagent le même sort que le chauffeur : ils ne se promènent pas, ils bossent.

Sur le coup des deux heures, Jim gare son engin au dépôt annexe et rejoint les collègues à la « cantine » tenue par Carine. Toujours sympa, elle ne fait pas de manières et sert les chauffeurs comme une mère. Le mot gentil pour chacun, elle écoute sans juger ni commenter. On lui confie sans crainte ses petits soucis quand il s'en présente : les enfants qui grandissent, la femme qui se plaint de passer ses nuits seule, les congés à venir ou ceux perdus dans la famille. Avec Carine, Jim se sent comme chez lui et les collègues sont unanimes, quand ils en parlent entre eux.

— Fait pas chaud, cette nuit, lance un chauffeur en entrant dans la salle.

— J'hésite à mettre le chauffage, mais j'ai trop peur de m'endormir au volant.

Les éclats de rire accueillent l'aveu du plus ancien.

À la « cantine », les conversations se ressemblent de nuit en nuit : Marcel a obligé un poivrot à descendre de son bus avant qu'il y vide sa panse ; le chauffeur du 765 a eu son tableau de bord illuminé pour un pneu dégonflé, mais c'était une fausse alerte ; celui de la ligne 4 en a marre du chantier de la rue Leclerc. Les veilles de grève, les échanges sont plus agités : on approuve les revendications ou on redoute une mauvaise circulation ; certains balancent entre les deux positions.

— Tu peux me donner un café, Carine ?

— Allongé ?

— Lui oui, moi je reste debout !

La plaisanterie fuse plusieurs fois par nuit, elle sonne comme un rituel codé.

Quinze minutes après avoir coupé son moteur, Jim sait que le service l'attend ; il salue la compagnie et remercie Carine, la routine accompagne la reprise.

En se pointant à la place attitrée, quelle n'est pas la surprise de constater que le 812 n'est plus là. Un moment, Jim est pris d'un doute. Se serait-il garé à côté, sans s'en rendre compte ? Il vérifie, son bus est nulle part. Un vol ? Il y a des dingues pour piquer les bagnoles, mais pas un bus. D'abord, il faut savoir le conduire ; ensuite, ça se repère vite fait, comme le nez au milieu de la figure et sa vitesse n'aide pas à échapper aux poursuites. Ceci dit, Jim ne va pas passer des plombes à se creuser la tête : le 812 a bel et bien disparu.

Aussitôt, le chauffeur retourne à la « cantine ». Le voir surgir étonne les collègues qui le regardent avec stupeur ; ils sentent qu'il y a un problème, mais lequel ?

— Carine, appelle la centrale. On m'a piqué mon bus !

Les chauffeurs muets se mettent à sa place et cogitent ; c'est la tuile qu'ils imaginent parfois, mais qu'ils ne souhaitent à personne. Pire que les passagers compliqués, les chantiers ou les grèves.

— Tu l'avais garé comme d'habitude ?

— Oui, à deux places du tien.

Les échanges reflètent la banalité des traditions et la cruauté de leur dérégulation.

— Tiens, dit Carine, en tendant le combiné.

Jim explique à la centrale ce qu'il a constaté. D'un air agacé, il donne son nom, son code, le numéro de son engin et la ligne desservie ; ces vérifications cassent les pieds, même si elles sont réclamées pour justifier que ce n'est pas un plaisantin qui raconte des sornettes.

Avant de raccrocher, la centrale promet de rappeler dans quelques instants.

— Ils regardent sur le tableau du réseau où est passé mon bus.

— À mon avis, si on te l'a piqué, c'est pas pour faire ta ligne à ta place. Ils feraient mieux de chercher ailleurs.

Un brouhaha accueille la remarque, jugée idiote, du râleur patenté.

— Les gars à la centrale connaissent leur boulot, ils attendent pas après toi pour savoir ce qu'ils ont à faire.

Le portable de Jim sonne presque illico : son bus a été repéré. Il roule à quatre kilomètres du dépôt et se dirige vers la banlieue, à une vitesse tranquille. Aucun incident n'est encore à déplorer.

— On prévient la police pour qu'ils l'interceptent.

Les nouvelles ne sont qu'un demi-soulagement pour le chauffeur, l'autre moitié serait d'arrêter ce... il ne sait pas quel mot mettre sur sa déconvenue et son tourment. Jim, comme tous ses collègues, est attaché à son engin. Personne ne partirait en vacances avec lui, mais le savoir entre de mauvaises mains est toujours une source d'inquiétude. En plus, des mains inconnues !

Jim traverse des minutes sombres, celles qui durent plus de cent ou cent-vingt secondes. Le café de Carine ne change rien à l'affaire. Ses mots gentils font l'effet d'un coton sans remède.

Au terme de ce temps horrible, le téléphone vibre de nouveau :

— Ça y est, les flics l'ont choppé. Il s'est laissé faire. Y a pas eu de problème.

— Et le bus...

— Il a rien. Le voleur savait conduire !

Le soulagement tombe comme une douche bienfaisante. Jim aurait presque envie de chialer, mais une forme de pudeur le retient. Il écoute les questions de la centrale comme des formalités encombrantes, mais innocentes : avait-il laissé les clés sur le tableau ?

— Non, dans le vide-poche, sur le côté. On fait tous comme ça.

Avait-il fermé le 812 à clé ?

— Y avait une odeur, j'ai préféré laisser rentrer l'air.

— Oui, je sais, mon vieux. Mais c'est pas réglementaire, je suis obligé de le noter !

Par contre, les explications le stupéfient presque :

— Le voleur est un du métier. Il était chauffeur en province. Il s'est fait virer il y a trois mois. Le gugusse s'est retrouvé à la rue dans Paris. Ou plutôt à Bobigny. Cette nuit, il voulait rentrer dans sa banlieue, où il a sa planque. Quand il t'a vu te garer et laisser la porte ouverte, il a sauté sur l'occasion... elle était trop belle. Lui aussi connaît les habitudes !

— Eh bien, conclut Carine, s'il est prudent, on pourra l'embaucher chez nous. C'est pas le service de nuit qui va le déranger !

© Jean-Patrick Beaufreton – 2025